

d'une courte notice où l'on apprend que c'est la première édition française d'un manuscrit possédé par M. Férét, ex-maire de Dieppe qui, en 1855, en avait laissé faire à M. De Puibusque une analyse qui se trouve dans la collection des manuscrits de feu le Commandeur Viger. La société Haykloyt a publié une traduction anglaise de cet ouvrage en 1858.

La publication actuelle est d'après une copie manuscrite due à M. l'abbé Casgrain qui l'a faite lui-même à Dieppe. Les 62 planches aussi copiées à Dieppe par l'élégant auteur de la *Vie de la Mère de l'Incarnation*, d'après les dessins coloriés de Champlain lui-même sont toutes exécutées au moyen du Leggotype. Dans l'exemplaire que nous avons sous les yeux, trois de ces planches ont été coloriées pour donner une idée des originaux. Rien de plus curieux et de plus naïf que ces plans et ces dessins. On trouve dans cet ouvrage ce passage remarquable :

"En ce lieu de Panama s'assemble tout l'or et l'argent qui vient du Pérou, où l'on les change, et toutes les autres richesses sur une petite rivière qui vient des montagnes et qui descend à Portouella, laquelle est à quatre lieues de Panama dont il faut porter l'or, l'argent et les marchandises sur mulets, estans embarqués sur la dicte rivière, il y a encor dix-huit lieues jusqu'à Portodella.

"L'on peut juger que sy ces quatre lieues de terre qu'il y a de Panama à ceste rivière estoient coupées l'on pourrait venir de la mer du Su en celle de deçà et par ainsy l'on accourcirait le chemin de plus de quinze cent lieues, et depuis Panama jusques au Destroit de Magellan ce serait une isle, et de Panama jusques aux Terres neuves une autre isle, de sorte que toute l'Amérique serait en deux isles."

L'éditeur de la traduction Haklyttienne dans une note, et le regretté D'Arcy McGee dans un discours prononcé à une fête donnée dans l'Etat du Maine en honneur de la fondation de la première colonie Anglaise en Amérique, ont rendu justice au génie transcendant et à la présence d'esprit de Champlain qui le premier signala la possibilité d'une entreprise que tant de gens considèrent comme une idée de notre siècle.

Le second volume contient la relation du premier voyage de Champlain en Canada. Cette relation est intitulée "Des Sauvages, ou Voyage de Samuel Champlain de Brouage, fait en la France nouvelle l'an mil six cent trois." L'unique édition qui en a été faite porte "à Paris, chez Claude de Monstroëil." On n'en connaît qu'un seul exemplaire qui se trouve à la Bibliothèque Impériale de Paris. La reproduction en est faite d'après une copie manuscrite que M. l'abbé Verreau a obtenue à très grands frais et qu'il a généreusement prêtée. Si, ce qui n'est pas improbable la bibliothèque impériale est incendiée par les bombes civilisatrices de Bismark et du pieux Roi Guillaume, le Canada et l'histoire devront à M. l'abbé Verreau d'avoir sauvé ce précieux document, et à MM. Laverdière et Desbarats d'en avoir rendu la perte, à l'avenir, impossible. Nous voyons par une note de M. Laverdière que c'est dans cet ouvrage que le nom de Québec paraît pour la première fois. Le savant annotateur conclue avec raison du texte de Champlain que le mot mic-mac *Kébec* qui veut dire *etroit* est la seule étymologie raisonnable.

Le troisième volume contient quatre voyages de Champlain de l'édition très-rare de 1613 (chez Jean Berjon à Paris). On a reproduit les deux célèbres grandes cartes, les deux gravures également célèbres, celles de l'*Habitation de Québec* déjà reproduite dans l'édition des Voyages de Jacques Cartier par la Société Littéraire et Historique de Québec, et celle très curieuse du combat entre les Hurons et les Iroquois, auquel Champlain prit part, et 20 autres cartes, plans et gravures.

"L'édition de 1613, dit M. Laverdière dans une courte notice placée en tête de ce volume, est peut-être la plus utile et la plus intéressante de toutes celles que publia Champlain. On a cru que l'édition de 1632 pourrait y suppléer; mais on se voit bientôt forcé de revenir à celle de 1613 surtout pour ce qui concerne l'Acadie et les côtes de la Nouvelle Angleterre."

Le quatrième volume contient "Les Voyages et Découvertes faites en la Nouvelle France depuis l'année 1615 jusqu'à la fin de l'année 1618, par le Sieur de Champlain, etc., à Paris, chez Claude Collet 1619, avec cinq planches très-curieuses.

"C'est, dit M. Laverdière, la continuation des volumes imprimés en 1603 et 1613. Ce qui le recommande surtout, c'est qu'il est beaucoup plus complet que la reproduction qui en a été faite en 1632."

Le cinquième volume contient la première partie de l'édition la plus répandue. Elle est dédiée à Monseigneur le Cardinal, duc de Richelieu, et est publiée à Paris, chez Louis Sevestre.

M. Laverdière dit dans sa notice de cette édition : "Non-seulement quelqu'un a revu ou même retouché le récit de Champlain, mais on peut affirmer que ce travail a été fait soit par un jésuite, soit par un ami des religieux de cet ordre."

Le sixième volume renferme, 1^o la seconde partie des Voyages de l'édition de 1632. 2^o Le Traité de la Marine et du devoir d'un bon Marinier. 3^o la fameuse grande carte de cette édition republiée dernièrement par le libraire Tross, et vendue par lui à un prix très-élevé. 4^o La Table faite pour cette carte par Champlain avec de nombreuses notes de M. Laverdière. 5^o Un petit catéchisme traduit en langue huronne par le Père Brebœuf avec texte en regard. 6^o Des prières en langue montagnaise par le Père Massé, avec texte interlinéaire. 7^o Les pièces

justificatives. 8^o Une excellente table analytique des six volumes. 9^o Enfin, (acte de justice qui fait honneur à M. Desbarats), les noms des principaux ouvriers qui ont travaillé à cette splendide et monumentale publication des Œuvres de Champlain. Ce sont MM. Paul Dumas, chef d'atelier, Ignace Fortier, imprimeur, L. Robert Dupont, compagnon imprimeur, Jacques Darveau, compositeur, Edouard Aubé, compositeur, Leggo & Cie, lithographes et phototypistes.

On a fait fondre un caractère imitant parfaitement celui de l'époque, les ornements, initiales, culs de lampes, etc., de sorte que c'est autant que possible un *fac simile* des anciennes éditions imprimé sur beau papier, avec une rare élégance et une correction admirable. M. Laverdière a enrichi l'ouvrage de notes nombreuses et savantes, qui à elles seules formeraient un gros volume. Somme toute, nous ne connaissons aucun travail de ce genre exécuté en Amérique qui égale celui-là à l'exception peut-être de l'édition anglaise de Charlevoix de M. Shea, publiée actuellement à New York, et dont nous avons fait connaître le premier volume. Elle doit se composer de six volumes, quatre sont maintenant publiés et nous en parlerons encore lorsqu'elle sera complète. Si l'on ajoute à ces deux publications les éditions que le libraire Tross a faites de Lescarbot, de Sagard, et des différents voyages de Jacques Cartier, et que nous avons toutes indiquées en leur temps, on pourra se convaincre de l'importance qu'acquiert chaque jour nos vieux historiens.

Toutes ces éditions d'amateurs ont cependant deux grands défauts inhérents à leur nature; c'est d'abord leur prix et ensuite le temps qu'elles exigent pour être lues et comprises. La lecture du vieux français et de la vieille orthographe agréable et intéressante pour quelques instants, devient fatigante à la longue. La crudité de certains détails fait aussi que cette lecture n'est point de celles qui peuvent être conseillées à tout le monde indistinctement. Nous ne voulons rien critiquer, nous exprimons simplement l'idée qu'aujourd'hui que l'œuvre du bibliophile et du savant est complétée, il reste encore à faire celle du *vulgarisateur*. Nous sommes là croyons-nous parfaitement dans notre droit et même dans notre rôle. Ainsi en ce qui concerne Champlain par exemple nous désirerions voir condenser les publications de 1603, 1613 et 1619 en un bon gros volume, en langue moderne, avec l'orthographe moderne, et aussi avec les précautions qu'exige un livre *ad usum juventutis*. On pourrait y joindre la notice biographique de M. Laverdière, les notes les plus importantes, une bonne table, la grande carte de Champlain, son portrait et cinq ou six des plans et des gravures les plus précieux. On aurait là un livre d'une grande utilité pour tout le monde, qui aurait une foule de lecteurs, qui serait accessible à toutes les fortunes, et sur le tout quelque chose de bien supérieur à l'édition faite à Paris, en 1830, par le gouvernement français, pour procurer de l'ouvrage aux ouvriers typographes, édition qui, du reste, est déjà devenue assez rare.

NANTEL.—Nouveau Cours de langue anglaise, selon la méthode d'Ollendorff, à l'usage des écoles, académies, pensionnats et collèges, par M. l'abbé Nantel. 2^e édition, revue et corrigée. Montréal, 1870. Beauchemin et Valois, V.—240 p. in-12^o.

Cet ouvrage est approuvé par le Conseil de l'instruction publique. Nous extrayons ce qui suit de la préface.

"Un philologue célèbre a dit : "C'est en parlant une langue qu'on apprend à la parler; il faut donc *parler* aussitôt que cela est possible : or, cela est possible dès le premier jour." C'est surtout à la méthode d'Ollendorff que l'on peut appliquer ce principe. La première leçon fournit assez de mots pour construire des phrases complètes; déjà l'on peut s'exprimer dans une langue que l'on commence à peine à étudier. Chaque leçon nouvelle apporte des mots et des tours nouveaux : de jour en jour, la langue se délie davantage et devient plus familière avec l'idiome étranger. On le voit, la méthode d'Ollendorff ressemble beaucoup à la manière dont l'enfant apprend la langue maternelle. Voilà ce qui démontre son excellence. Est-il une voie meilleure que celle qui nous est indiquée par la nature elle-même?"

Il n'est pas besoin d'aller bien loin pour trouver des exemples. En Europe, les français qui apprennent l'anglais dans leurs collèges, ne le savent que très-rarement de manière à pouvoir le parler. Les Anglais au contraire, font des efforts pour parler le français, lorsqu'ils voyagent sur le continent, et l'apprennent ainsi dans très-peu de temps, sans presque l'aide d'aucun enseignement grammatical. En Amérique, les Canadiens-français apprennent ainsi l'anglais beaucoup mieux que dans les écoles. D'un autre côté, grand nombre d'anglais nés au milieu de nous, ayant appris le français grammaticalement dans leurs maisons d'éducation, sont incapables de le parler, parce qu'ils ne peuvent se décider à briser la glace, et qu'une mauvaise honte les retient jusqu'à ce qu'ils se croient suffisamment instruits. "Or, nous disait gravement un savant professeur allemand, attendre pour parler une langue qu'on la sache parfaitement, c'est absolument attendre pour se jeter à l'eau, que l'on sache nager. Il faut entrer dans l'eau pour apprendre à nager." Pour apprendre une langue, ajoutons-nous, il faut la recette de Danton, de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace!